

Une histoire canadienne du Québec

PETER GOSSAGE ET JOHN I. LITTLE, *Une histoire du Québec. Entre tradition et modernité*, Montréal, Hurtubise, 2015 (Première édition anglaise, 2012), 479 pages

Lucia Ferretti

Volume 10, Number 1, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79438ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ferretti, L. (2015). Review of [Une histoire canadienne du Québec / PETER GOSSAGE ET JOHN I. LITTLE, *Une histoire du Québec. Entre tradition et modernité*, Montréal, Hurtubise, 2015 (Première édition anglaise, 2012), 479 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(1), 30–31.

UNE HISTOIRE CANADIENNE DU QUÉBEC

Lucia Ferretti

Chef de pupitre, histoire et culture

PETER GOSSAGE ET JOHN I. LITTLE
**UNE HISTOIRE DU QUÉBEC. ENTRE TRADITION ET
MODERNITÉ**

Montréal, Hurtubise, 2015 (Première édition anglaise, 2012), 479 pages

«Nous nous intéressons au dialogue permanent et aux confrontations assez fréquentes entre deux identités. L'une d'elles est celle d'une collectivité québécoise ancrée dans le passé et ses traditions – dont certaines, bien entendu, sont religieuses. L'autre est davantage tournée vers l'avenir, à l'écoute de la science et de la technologie, des idées modernes – depuis le libéralisme du XIX^e siècle jusqu'à la mondialisation de la fin du XX^e – et de la promesse de ce qu'il pourrait advenir» (p. 22).

«Ainsi, à l'aube du XX^e siècle, certains Canadiens français embrassèrent les valeurs libérales et matérialistes de l'ère industrielle. Mais d'autres résistèrent à la modernité et firent la promotion d'une identité collective et d'une communauté d'intérêts ancrée dans les valeurs traditionnelles: la langue française, la foi catholique romaine, la terre, la vie rurale, la famille et la parenté» (p. 218-219).

«[...] la bataille traditionnelle, quasi tribale, pour la suprématie politique, opposant un *nous* ethnique à un *eux* ethnique» (p.370). [Les auteurs parlent du projet indépendantiste de Jacques Parizeau en 1995]

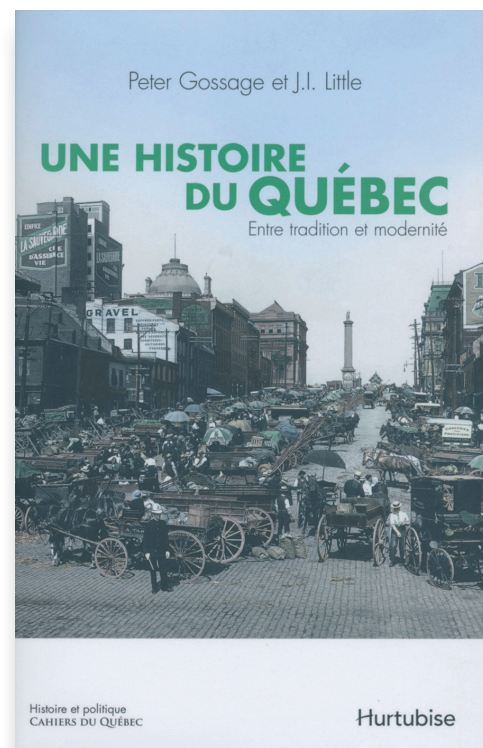
«Dans ces récits [ceux des historiens du futur], la lutte pour l'identité nationale et la souveraineté politique devra pourtant partager l'espace avec d'autres enjeux, notamment ceux qui entourent la mondialisation, les technologies, le genre, la sexualité, les minorités et l'environnement. Repérer et identifier les tensions et les dissonances entre les diverses façons d'aborder ces enjeux – traditionnels, modernes ou postmodernes – demeurera toujours un défi pour les historiens et les citoyens du XXI^e siècle, que nous soyons ou non témoins d'une résolution claire et nette de la question nationale» (p. 415).

Voilà deux historiens qui aiment le Québec ou du moins un certain Québec, et qui connaissent bien l'historiographie québécoise. Ils ont formé le projet de présenter aux Canadiens la communauté francophone de notre province. La version originale de l'ouvrage est parue en 2012 en anglais. Hurtubise en propose ici une version française vraiment bien traduite par Hélène Paré. L'éditeur cependant aurait dû franciser aussi la facture: en français, on s'attend à ce que les chapitres comportent des divisions et des sous-divisions pour permettre aux lecteurs d'immédiatement repérer ce qu'ils cherchent (à cet égard, deux ou trois fouilles dans l'index m'ont convaincue qu'il est insuffisant; et j'ai subi quelques frustrations lorsque j'ai cherché en vain à retrouver des passages du texte).

Sans le dire, on sent que les auteurs s'élèvent sincèrement contre une certaine représentation des Québécois trop prégnante au Canada: celle d'une collectivité rétrograde, raciste, fasciste, etc. Je serais même portée à penser que c'est en partie pour tenter de remédier à une telle vision qu'ils ont écrit leur livre. On sent chez eux le désir de montrer que «la communauté francophone de la province» n'est pas composée seulement de ces barbares dépeints par les adeptes du *Quebec bashing*. En fait, comme le dit l'introduction, nous serions partagés entre deux identités. Lorsque nous

défendons notre langue, notre culture, notre identité nationale (les auteurs disent plutôt «identité collective») et un projet politique nationaliste, oui, nous sommes englués dans la tradition et repliés sur nous-mêmes. Cependant, lorsque nous nous ouvrons aux valeurs du capitalisme libéral, que nous acceptons la primauté absolue des droits individuels et que certains de nos artistes comme Céline Dion ou Guy Laliberté performent à l'international, là, nous nous montrons modernes. Il faut ajouter que tradition est toujours connoté péjorativement chez Gossage et Little; et en contrepartie, la modernité l'est favorablement.

Tout le livre balance ainsi entre tradition et modernité. Il s'agit d'une option périlleuse parce qu'elle implique une interprétation constamment fondée sur des *jugements de valeur*. En quoi défendre la langue française est-il traditionnel? Laisser entendre que Papineau défendait un régime «féodal» (p. 116) tandis que les Patriotes d'origine anglo-saxonne étaient plus modernes est un autre jugement de valeur contestable sans compter qu'il y a ici confusion entre régime seigneurial et féodalité. En quoi était-il conservateur le projet économique et social défendu dans le premier tiers du XX^e siècle par l'Église catholique, projet qui faisait la promotion du syndicalisme national, du mouvement coopératif, d'une démocratie de petits propriétaires, y



Les auteurs multiplient ainsi au gré des pages de tels jugements de valeur ou des opinions personnelles, qui, en fin de compte, en révèlent davantage sur eux que sur l'histoire du Québec.

compris de petits propriétaires terriens, et qui réclamait la nationalisation de nos ressources naturelles ainsi que le respect des droits constitutionnels des Canadiens français? D'un certain point de vue, on pourrait juger au contraire qu'en s'en prenant ainsi de front au capitalisme libéral triomphant, et en étant soucieux de réduire les inégalités et les injustices sociales ce projet était de fait plutôt moderne. L'important d'ailleurs n'est pas que mes collègues le jugent conservateur et moi moderne, l'important est surtout que tous nous disions dans les faits quel était ce projet. En quoi est-ce si «déroutant» (p. 398) que d'avoir respecté la loi 4 de la FIFA qui interdisait le port d'un couvre-chef (voile ou turban) durant une partie de soccer, ce que fit la Fédération québécoise de soccer en 2012 et 2013 tant que ce règlement a existé? Les auteurs multiplient ainsi au gré des pages de tels jugements de valeur ou des opinions personnelles, qui, en fin de compte, en révèlent davantage sur eux que sur l'histoire du Québec. Il est vraiment rare que des historiens universitaires s'autorisent à procéder ainsi.

Suivant une manière d'écrire typiquement anglophone que j'aime bien parce qu'elle met de la vie et de la couleur dans

HISTOIRE CANADIENNE

suite de la page 30

un texte, les auteurs utilisent de nombreux adjectifs. Le plus souvent, c'est sans conséquence. Parfois, non. C'est ainsi que le mot nationalisme est presque toujours assorti de l'épithète «conservateur». Lorsqu'il s'agit de rapporter que cinq simples citoyens furent tués à Québec en 1917 par les soldats venus de l'Ouest canadien et de l'Ontario pour mater la révolte contre la conscription: «Le sang coule à Québec» hurla la manchette du *Devoir* d'Henri Bourassa», écrivent les auteurs (p. 230) avant de laisser entendre que certains de ces morts étaient peut-être des émeutiers. Les auteurs parlent aussi du «nationalisme ethnique conservateur de Groulx, teinté d'intolérance à l'égard des autres collectivités, en particulier les non-chrétiens, comme les juifs» (p. 236); du «brillant journaliste» Pierre Laporte (p. 334), du «méfiant et grincheux Parizeau» (p. 366), de Yolande James «femme de couleur... tout à fait moderne» (p. 381) et de Philippe Couillard «homme réfléchi» (p. 412). On pourrait multiplier les exemples. Généralement, les historiens ne laissent pas aussi candidement voir où ils logent.

Par ailleurs, les auteurs font l'histoire d'une communauté ethnique: la communauté francophone. Ils ne font pas l'histoire d'une nation québécoise plurielle. Jamais d'ailleurs ni les francophones ni les Québécois ne sont réellement considérés comme une nation. Cela s'explique: les auteurs récusent la conception sociologique de la nation comme groupe ancré dans une histoire et dans un territoire et possédant des caractéristiques culturelles en commun; par ailleurs, comme le Québec n'est pas un pays, il n'est pas non plus une nation, au sens anglo-saxon du terme. La communauté francophone vit bien sûr dans un territoire qu'elle n'occupe pas seule. Mais les auteurs négligent de la situer dans son écosystème. Par ailleurs, ils négligent aussi de dire que cette communauté n'est pas ethnique justement, car à toutes les époques elle a intégré et fait siens ceux qui ont bien voulu adopter le français.

Dans ce livre, tout compte fait, il y a très peu sur les autochtones. Ils sont là au début de l'histoire et ensuite, ils réapparaissent essentiellement au moment de la construction du barrage de la Baie-James et pendant la crise d'Oka; entre les deux, rien. Il y a très peu sur les communautés culturelles, et ce même dans le chapitre dédié spécifiquement aux villes. Les auteurs abordent la présence des communautés culturelles essentiellement sous l'angle des conflits linguistiques qui ont entouré les lois 63, 22 et 101; puis sous l'angle des accommodements religieux (en laissant comprendre que les francophones ne sont justement pas très accommodants). De temps en temps, une photo montrant un autochtone ou un noir vient quand même rappeler qu'ils sont là, mais sauf sur la langue et la religion, le texte est très déficient du côté des communautés culturelles. Il y a enfin très peu sur la minorité anglophone. On voit bien, y compris là aussi avec quelques photos, que les anglophones sont plus riches que la moyenne des Québécois; mais aucune analyse des mécanismes économiques et politiques par lesquels ils assoient leur domination durable sur l'ensemble de la population québécoise. En comparaison, la *Brève histoire socio-économique du Québec*, de John A. Dickinson et Brian Young réussit beaucoup mieux à articuler les relations de pouvoir ainsi que les relations tout court entre les groupes ethniques et nationaux qui font le Québec. La synthèse de Gossage et Little, malheureusement, néglige d'analyser les tenants et aboutissants des rapports de domination. Du coup, on ne voit pas ce qui lie tout ce monde et comment leurs tensions ou collaborations s'expliquent.

Par contre, puisque j'en suis à comparer les deux synthèses, on peut dire que Gossage et Little accordent beaucoup plus d'importance que Dickinson et Young à l'histoire politique ou du moins à l'histoire électorale, y compris des référendums de 1980, 1992 et 1995: programmes des partis, campagnes, chefs. Une partie appréciable de l'ouvrage, au moins pour les XX^e-XXI^e siècles, porte sur ce thème qui, disons-le, est souvent négligé par les historiens québécois. On ne trouve pas l'équivalent dans la synthèse d'Éric Bédard par exemple (*Histoire du Québec pour les nuls*), qui est plutôt une

[E]n limitant les interactions qu'il y a eu entre [la communauté canadienne-française] et les autres groupes présents au Québec, en n'analysant pas concrètement les rapports de pouvoir entre Ottawa et le Québec ni la domination nationale subie par les Canadiens français, en ne bâtissant pas systématiquement l'histoire des Québécois en relation avec les grands courants internationaux qui l'ont pourtant informée à chaque époque, ce sont les auteurs qui font des Québécois une communauté repliée sur elle-même bien plus qu'ils ne le furent jamais en réalité dans toute leur histoire.

histoire plus largement politique au sens où les rapports de force entre communautés politiques ou entre gouvernements forment la trame du récit.

Pour des périodes plus anciennes, Gossage et Little font des choix qui peuvent se discuter: la Conquête, par exemple, un événement politique et militaire conséquent pour tous les peuples au monde sauf le nôtre paraît-il, est traitée en moins d'une page, incluant son impact sur les colons et les débats qu'elle a suscités parmi les historiens; les auteurs ne font d'ailleurs pas de 1760 une date suffisamment importante pour marquer une charnière entre deux époques. Un tableau bucolique de la Côte-de-Beaupré peint par Thomas Davies en 1787 est commenté ainsi: «La scène représentée ci-dessus aurait sans doute été semblable si elle avait été croquée avant la Conquête», ce qui suggère évidemment que celle-ci a au fond laissé inchangée la vie des paysans. Outre qu'évidemment le soleil, les caps et le fleuve, et même les anguilles et la forêt étaient là aussi avant 1760, le commentaire néglige de préciser que les maisons représentées dans le tableau, situées sur la Côte-de-Beaupré, furent incendiées en 1759! (p. 2 de l'encart en couleur)

Je suis heureuse de pouvoir souligner que Gossage et Little ont fait une large part à l'histoire sociale. Vu sous cet angle, cette fois, le chapitre sur les villes est particulièrement réussi. Ils ont aussi voulu faire connaître aux Canadiens les principales têtes d'affiche de la culture francophone de la province, autant les écrivains que les chanteurs ou les cinéastes. De ce point de vue, on trouvera des développements intéressants dans cet ouvrage.

Il va sans dire, c'est d'ailleurs pourquoi je n'insiste pas, que les auteurs se sont assurés qu'on trouve dans leur synthèse une présentation des principaux événements qui ont marqué l'histoire de la communauté canadienne-française du Québec. Mais en limitant les interactions qu'il y a eu entre celle-ci et les autres groupes présents au Québec, en n'analysant pas concrètement les rapports de pouvoir entre Ottawa et le Québec ni la domination nationale subie par les Canadiens français, en ne bâtissant pas systématiquement l'histoire des Québécois en relation avec les grands courants internationaux qui l'ont pourtant informée à chaque époque, ce sont les auteurs qui font des Québécois une communauté repliée sur elle-même bien plus qu'ils ne le furent jamais en réalité dans toute leur histoire.

J'ai étudié avec Peter Gossage, et j'estime beaucoup ses travaux en histoire sociale et en histoire de la famille. Je suis certaine que lui et John Little seront déçus de cette recension, et même qu'ils ne comprendront pas mes reproches. De leur point de vue, ils ont vraiment voulu revaloriser notre image auprès des Canadiens. Ils ont voulu montrer que, tout comme ceux-ci, les Québécois ont déjà été et peuvent être modernes. À vrai dire, nous le savions déjà! Mais attention: il ne faut pas que nous affirmions trop haut que nous tenons à une réelle reconnaissance nationale, dans le Canada ou en dehors. Car immédiatement, pour ces deux historiens, nous devenons traditionnels, fermés, repliés sur nous-mêmes. L'ouvrage se termine sur une note réconfortante: «les jeunes ne sont pas disposés à s'investir dans le projet souverainiste comme la génération de leurs parents l'a fait» (p. 414). Néanmoins, en historiens prudents, ils ne vont pas jusqu'à promettre aux Canadiens que la question nationale est enfin résolue. ❖